



LITTÉRAIRE ET MUSICAL,

DE LA

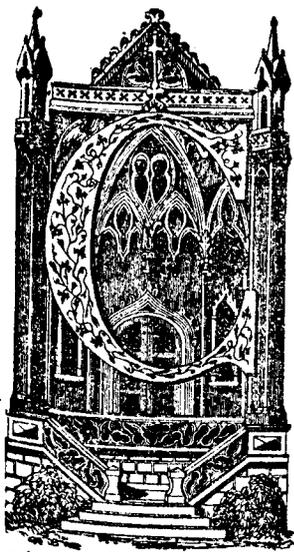
# REVUE CANADIENNE.



## LA DOT DE SUZETTE.



—(SUITE.)—



ETTE lettre me jeta dans un anéantissement total ; je la relus vingt fois sans pouvoir me persuader la vérité de ce qu'elle contenait. Mon fils fugitif, mon fils s'éloignant de moi, livré au plus sombre désespoir, quel coup terrible pour une mère qui croyait n'avoir que de la reconnaissance à attendre ! Cependant, j'en atteste le ciel, mon premier mouvement fut de m'accuser de trop de sévérité ; et si le passé eût été en ma puissance, si mon Adolphe eût été présent, les préjugés, l'ambition, mes

principes même, tout eût cédé au désir de le conserver près de moi. Jeunesse imprudente ! que vous nous faites acheter chèrement les plaisirs dont la nature a mis le premier germe dans nos cœurs ! et quel empire n'avez-vous pas sur nous, puisque nous préférons souvent douter de notre raison, à la douleur cruelle de ne pouvoir douter de votre ingratitude !

Ainsi ce jeune inconsidéré, ne suivant que sa passion, avait méprisé la noblesse lorsqu'elle était un obstacle à l'accomplisse-

ment de ses désirs ; il la prenait pour guide de sa conduite au moment où elle favorisait ses desseins : dans l'une et dans l'autre circonstance, c'était à l'amour seul qu'il sacrifiait. Mon oncle fut pénétré de cette nouvelle foudroyante, et alarmé de l'effet qu'elle produisait sur moi ; mais, incapable de s'arrêter à des consolations vagues, il remit le calme dans mon âme en me proposant de partir à la première lettre que je recevrais de mon fils. S'il ne pouvait le décider à revenir, son intention était de ne pas le quitter, de lui servir de guide, et de profiter de l'occasion pour lui faire entreprendre des voyages qui perfectionneraient son éducation. Ce projet, bien digne de l'amitié paternelle de ce bon vieillard, fut la dernière marque de son attachement. Il mourut au moment de le mettre à exécution.

Je restai donc abandonnée à moi-même, au milieu d'une révolution dont je ne parlerai que dans les rapports qu'elle aura avec moi. Je recevais quelques lettres d'Adolphe, qui retardait sans cesse un retour qu'il me faisait sans cesse espérer. Par la dernière, il m'annonçait son projet de passer à Saint-Domingue, dans l'intention de voir son oncle, et de revenir ensuite pour ne plus me quitter. Mais, avant qu'il pût acquitter sa promesse, j'eus la douleur de voir les lois élever une barrière éternelle entre mon fils et moi. Hélas ! ce n'était que le commencement d'un enchaînement de malheurs qui devaient se dérouler avec une effrayante rapidité.

J'appris bientôt les désastres de Saint-Domingue ; et en perdant toute ma fortune, il me fallut trembler pour les jours de mon fils, pour ceux d'un frère qui m'était cher à tant de titres. Les nouvelles qui arrivaient en France n'annonçaient que des calamités ; la cruelle Renommée ne permettait pas de douter de l'ensemble des maux qui désolaient cette malheureuse colonie ; mais elle laissait sur les détails une incertitude accablante. J'implorai l'assistance du ciel pour ma famille ; chaque intervalle de courrier était pour moi une année de souffrance. Enfin, je reçus de Philadelphie une lettre de mon fils. La voici :

ADOLPHE A MADAME DE SENNETERRE.

“Madame, que ne suis-je auprès de vous pour recevoir vos consolations, pour vous soutenir de mon courage ! C'est dans ces moments affreux que je sens trop combien l'amour m'égara, puisque je suis loin de ma mère. Ayez la force de vivre pour un fils qui ne respire aujourd'hui que pour vous, qui ne croirait pas trop